

LA BIBLE, UNE VISION THÉOLOGIQUE DE L'HISTOIRE

REMARQUES PRÉLIMINAIRES

Toute la problématique de ce livre sur le patriarche Abraham tourne autour de son historicité ou de sa non-historicité. Elle sera reprise dans presque tous les chapitres de l'ouvrage. Aucun consensus durable n'a pu être trouvé au sein de la communauté des critiques bibliques sur l'historicité des trois ou quatre (si l'on ajoute Joseph) grandes figures patriarcales: Abraham, Isaac, Jacob. Après avoir été portée aux nues, la critique textuelle, jadis si féconde, a cédé le pas devant l'examen de la valeur historique des traditions. Comment les faits et gestes des patriarches sont-ils parvenus entre les mains des rédacteurs de la Genèse, tant les premiers que ceux qui livrèrent la dernière version du texte? En d'autres termes, comment faire *l'histoire de la préhistoire*, laquelle n'offre, par définition, aucun document?

En fait, ce ne sont que de minces souvenirs sur les patriarches qui ont pu parvenir aux premiers rédacteurs du livre de la Genèse que certains veulent considérer comme un simple prologue au livre biblique suivant, celui de l'Exode, où Moïse apparaît comme l'acteur

majeur qui remit sa loi au peuple d'Israël et est considéré, depuis ce temps-là, comme son principal législateur et l'auteur (putatif) de tout le Pentateuque. Lequel se présente au lecteur sous la forme d'un dialogue entre Moïse et l'Éternel. L'écrasante majorité des critiques bibliques est convaincue de la non-mosaïcité du Pentateuque, et on ne voit donc pas très bien comment Moïse serait l'auteur ou l'inspirateur de la Genèse. Albert de Pury, excellent connaisseur de ce sujet, n'en a pas moins souvent approfondi ses conceptions sur la question ; il nous a livré une intéressante remarque sur la relation entre ces deux premiers livres du Pentateuque, la Genèse et l'Exode :

Et ce n'est qu'après l'exil, avec l'imposition de la tradition mosaïque comme tradition normative de la communauté juive tout entière que la Tradition patriarcale, devenue soudain inoffensive, put être réintégrée, à la condition, toutefois, d'accepter de servir de simple prologue à la tradition réellement normative. Dans cette perspective, l'histoire des Patriarches devenait une sorte d'Ancien Testament par rapport au Nouveau Testament que représentaient les livres d'Exode à Deutéronome¹.

Si on fait abstraction de la tonalité légèrement christianisante du propos, l'appréciation de l'auteur est plutôt bien vue car les dissonances entre certains détails de la vie des patriarches et les prescriptions contenues dans les livres suivants (notamment l'Exode et le Deutéronome) sont singulièrement marquées. Et la remarque ne porte pas que sur Abraham. Même d'un simple point de vue ethnologique, il est impossible qu'un peuple de près de deux millions d'âmes soit issu d'un seul homme, Jacob. Or, c'est exactement ce que stipulent la fin du livre de la Genèse et le récit de la sortie d'Égypte... Il est bien plus vraisemblable de supposer une filiation spirituelle d'Abraham dont les prophètes feront le rocher, la mine d'où est sorti Israël. Or, toutes ces tribus, présentées comme les fils de Jacob, devenues par la suite les fils d'Israël, ont pu réaliser une véritable amphictyonie

1. *Les Patriarches et l'Histoire*, sous la direction de Guy Couturier, Paris, Cerf, coll. « *Lectio divina* », 1998, p. 315.

(ligue tribale) grâce à leur croyance (qui a certes connu une certaine évolution) en un même Dieu : tel fut le vrai lien des tribus.

Les historiens s'interrogent sur ce que recouvrait au juste le terme « Abraham » : s'agit-il, dans tous les cas, d'un individu, d'une personne, ou, au contraire d'une tribu, voire de toute une ethnie ? Dans les premières lignes de son étude sur les patriarches, le père Lagrange soulignait l'habitude de certaines nations antiques de représenter les peuples par voie de généalogie, de manière à remonter à un *seul ancêtre*. Alors que les Grecs emploient des noms au pluriel pour désigner les ethnies et les peuples, les juifs, eux, jettent leur dévolu sur le singulier : Israël, Édom, Moab. Il était donc plus facile d'en faire une personne.

D'où la nécessité de se demander ce que désignent les noms dans la Bible : des personnes, des tribus, des villes, des ethnies entières ? Mais cette méthode comporte aussi quelques risques : si l'on jette un coup d'œil sur les généalogies d'Ismaël, le fils aîné d'Abraham, on se rend compte que Quedar et Nebayot sont des tribus, mais que Teima est une ville. Alors, Ismaël est-il un nom d'individu ou celui d'une tribu ? Dans ce cas, est-ce à dire que le petit enfant, porté sur les épaules de sa mère et qui échappe miraculeusement à la mort dans le désert, est une simple allégorie de sa tribu ? Une telle conclusion serait hasardeuse. La même interrogation se pose concernant Jacob/Israël que la littérature continue d'appeler par ses deux noms... Parle-t-on du patriarche ou de sa descendance ?

L'ENJEU...

Ceci peut ressembler à un truisme : mais de l'historicité ou de la non-historicité des patriarches dépend leur existence réelle ou imaginaire. Avec les conséquences graves que cela implique pour les croyants des trois grandes religions monothéistes qui voient en Abraham une sorte de divinité tutélaire.

Le chercheur dominicain qui a le mieux exprimé les difficultés inhérentes à une telle situation n'est autre que le père Marie-Joseph

Lagrange dont l'étude mémorable sur les patriarches, en butte au veto du Vatican, ne connut les honneurs de l'impression qu'un demi-siècle après sa mort (1933). Voici un passage de son étude, enfin parue grâce à Guy Couturier, qui montre combien le savant dominicain se débattait avec ce problème de l'existence réelle ou fictive des patriarches :

L'existence des patriarches est attestée par la tradition de tout un peuple. C'est à eux que se rattache une foi religieuse définie ; le thème général de leur vie est conforme aux vraisemblances historiques, ce ne sont ni des dieux dépossédés, ni des peuples personnifiés ; s'ensuit-il que le récit de leurs actions relève de ce genre littéraire spécial qu'on nomme l'histoire ? Ils appartiennent à l'histoire. La Genèse est-elle une histoire ? Deux points qu'il faut distinguer avec soin, si on veut éviter l'équivoque créée par les critiques. Histoire ou légende, demande-t-on ? Et on prononce légende. Et on conclut que les patriarches n'ont jamais existé. Mais demandons-nous ce qu'est histoire et ce qu'est légende...

Et dans une très longue note, le savant dominicain distinguait entre les différentes acceptions du terme histoire : selon lui, il existe une histoire édifiante, une histoire proprement dite et, enfin, une histoire des origines¹. On ne peut pas donner aux chapitres de la Genèse sur les patriarches le nom d'histoire proprement dite ou documentée, car ce sont plutôt des scènes de la vie passée ; l'épisode avec le pharaon est un petit tableau portant la marque du récit populaire qui ne s'embarrasse d'aucun détail, ni ne se préoccupe le moins du monde de ce qui distingue le Pharaon, roi d'Égypte et fils du dieu Râ, d'Abimélek, roi des Philistins ou de tout autre dynaste oriental...

La hantise du père Lagrange était de ravalier les relations sur les patriarches au rang de simples légendes, récits fabuleux portant sur des grands hommes... Mais la légende suppose tout de même l'existence de son héros et les grandes lignes de son rôle. Elle n'est, certes, pas un document officiel ni contemporain, et demeure le simple écho du souvenir laissé dans la mémoire de tous. La solution boiteuse du

1. *Les Patriarches et l'Histoire, op. cit.*, p. 69.

père Lagrange ne manque pas de saveur : les récits sur les patriarches, écrit-il, renferment *une tradition religieuse historique sous une forme populaire*... Quel oxymore ! Dans la même phrase, on trouve la tradition, la religion, l'histoire et le style populaire ! C'est dire combien la tâche qui nous attend est ardue...

L'APPROCHE CRITIQUE DE LA LITTÉRATURE BIBLIQUE

Rendre compte du cycle d'Abraham est, certes, passionnant mais guère aisé car nous dépendons exclusivement des références bibliques dont la fiabilité est loin d'être garantie. Pour couper court à toute ambiguïté, il convient de rappeler que la Bible n'est pas un livre d'Histoire mais un recueil d'histoires destinées à édifier le lecteur et à le guider sur la voie du salut. Le contenu de la Bible ne relève pas exclusivement du domaine de l'historien proprement dit, mais plutôt de l'historien des religions, du spécialiste des religions comparées et du théologien. Ce qui confère aux narrations bibliques, à leurs figures héroïques et charismatiques, un caractère qui dépasse largement le cadre de l'historicité *stricto sensu*. Et les récits, les narrations, développés par la Bible, sont déjà une histoire interprétée, préconçue.

La répartition des livres bibliques en vingt-quatre parties formant le canon hébraïque est une œuvre de la tradition et figure dans un traité talmudique qui admet les écrits inspirés par l'Esprit saint (*ru'ah ha-qodesh*) et rejette ceux dont la provenance lui semblait suspecte. Ces derniers textes donnèrent naissance à la littérature apocryphe ou inter-testamentaires¹ que le Talmud nomme littérature extérieure (*sifrut hitsonit*). C'est dans ce « paradoxe », celui d'une historiographie bien particulière, que se situe ce travail sur Abraham.

La critique biblique – dont nos recherches s'inspirent – réserve à ces données traditionnelles un accueil circonspect et préfère parler de « l'historiographie deutéronomiste » qui va du Deutéronome²

1. Édités par Marc Philonenko et André Caquot, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1987.

2. Le terme grec signifie l'autre ou la seconde loi (*deutero nomos*) et consiste effectivement en un rappel ou un récapitulatif des lois précédemment promulguées par Moïse.

au second livre des Rois. Ce Deutéronome justement, réputé être le cinquième livre du Pentateuque, est en réalité une compilation bien plus récente, à savoir le fameux manuscrit découvert par les prêtres en -622¹ lors de travaux de consolidation du Temple de Jérusalem. La Bible en parle dans le chapitre 22 du second livre des Rois et nous présente ce parchemin comme le livre de l'alliance (*sefer ha-berit*) qui remonterait à une époque très ancienne. On perçoit ici le souci d'un passé dans lequel cette école historiographique veut voir la promesse d'un avenir, destiné à un peuple littéralement menacé de disparition historique... Mais la critique biblique, indifférente, par définition, à de telles préoccupations, parle, quant à elle, de « fraude pieuse » (*frommer Betrug*). Ce groupe d'hommes, appelés l'école deutéronomiste, soucieux de préserver l'identité de leur nation, victime d'une grave défaite militaire, menacée de déportation et promise à une déculturation, s'était ému de la rechute du peuple dans un syncrétisme de mauvais aloi et voulait revenir à un yahwisme pur, seule garantie de salut dans un univers hostile². Ils trouvèrent en le roi Josias un monarque selon leur cœur, qui réalisa la fameuse réforme de l'an 622 avant l'ère chrétienne. Dans le Deutéronome (17;18-19) justement, qui constitue l'introduction à cet ensemble de l'œuvre historiographique de la Bible, il est recommandé à l'héritier de la couronne de recopier ce « livre de l'alliance » afin de gouverner Israël conformément à ses prescriptions : *Or, quand il sera assis sur le trône de sa royauté, il écrira pour lui un double de cette loi* [Mishné ha-Tora ha-zot] *sur un livre, d'après les prêtres, les Lévites. Elle sera avec lui et il lira en elle, tous les jours de sa vie afin qu'il apprenne à craindre Dieu, à observer toutes les paroles de cette loi.*

La critique considère donc que certains textes bibliques – dont le Deutéronome – sont des ajouts ultérieurs, lorsque, bien des années

1. Sous le règne du roi Josias. Voir le deuxième livre des Rois, ch. 22.

2. Ce fut une tentative de créer ou de *recréer* une nation religieuse qui n'existait plus ou qui n'avait encore jamais existé, telle qu'ils se la figuraient. Toutes proportions gardées et en ayant présentes à l'esprit les différences d'époque et de contexte, je pense au *Discours à la nation allemande (Reden an die deutsche Nation)* du philosophe Fichte, réagissant à l'occupation de son pays par l'armée napoléonienne et exhortant ses compatriotes à un sursaut, à un retour dans un passé fictif...

après la disparition de deux royaumes, les auteurs deutéronomistes mais aussi la caste sacerdotale, souhaitaient accréditer l'idée suivante qui gît au fondement même de sa vision du monde, de sa *Weltanschauung*: le sac de Jérusalem et la chute du Temple (-587), véritable catastrophe qui s'est abattue sur les enfants d'Israël en raison de leurs propres fautes et inconduites répétées, ne sauraient être considérés comme un manquement de Dieu à sa promesse et à son alliance. Comme nous le verrons plus loin, cette idée apparaît avec une très grande netteté dans le livre des Juges qui adopte comme philosophie générale ce que Adolphe Lods¹ avait appelé « le pragmatisme à quatre termes »: a) Israël agit à l'encontre de la volonté de Dieu; b) Dieu envoie un oppresseur qui châtie Israël en raison de ses méfaits et de son inconduite; c) Israël se plaint à Dieu et fait repentance; d) Dieu suscite en son sein un sauveur (un juge) qui le libère de ses oppresseurs... C'est un véritable schéma stéréotypé qui scande ce livre des Juges: aucune catastrophe ne s'abattra sur Israël aussi longtemps que celui-ci respectera les commandements divins et restera fidèle à son alliance².

Mais par-delà ces présupposés théologiques de l'école deutéronomiste se posent aussi les questions de la sélection et de la canonisation des différents livres, deux démarches qui ne doivent pas être confondues avec l'établissement définitif du texte biblique. Ernest Renan, grand bibliste du XIX^e siècle, regrettait que l'on ne puisse pas savoir à quoi ressemblait la Tora solennellement présentée par Esdras qui avait reconduit les exilés de Babylone dans leur patrie après 539 avant l'ère chrétienne. (Néh. 8;5 : *Esdras ouvrit le livre aux yeux de tout le peuple, car il se trouvait au-dessus de tout le peuple, et lorsqu'il l'ouvrit, tout le peuple se tint debout*) devant l'assemblée du peuple; en effet, était-elle semblable à celle que nous avons aujourd'hui ou en est-elle différente? Or, même les dates de l'action d'Esdras ne sont

1. Adolphe Lods, *Histoire de la littérature hébraïque et juive*, Paris, Payot, 1950.

2. En 1930, un juif allemand du nom de Théodore Lessing mit au point la notion de « haine de soi » en réfléchissant sur l'auto-culpabilisation chez les juifs, *Der jüdische Selbsthaß* (trad. fr. M.-R. Hayoun, *La Haine de soi. Le refus d'être juif*, Paris, Berg International, 1990).

pas absolument certaines. Peut-être ne devons-nous pas imaginer un processus de canonisation instantanée qui aurait tout englobé. Enfin, comme ces livres doivent avoir été entreposés quelque part, peut-être au Temple ou bien dans une annexe du palais royal, certaines copies ont probablement fait la navette entre Jérusalem et des communautés de la diaspora, notamment Alexandrie, ce qui expliquerait alors remaniements et corrections.

Qu'on ait beaucoup écrit à cette époque, en Israël comme dans le reste du Proche-Orient ancien, cela est attesté, entre autres, dans le livre de l'Écclésiaste dont l'auteur est crédité d'une vaste activité éditoriale et littéraire. On le voit bien, la matière n'a jamais fait défaut tandis que les œuvres, considérées comme sacrées, ont dû être entreposées dans des lieux faisant office de bibliothèques. L'activité d'Esdras est généralement située entre 398 et 440, ce qui n'est guère considérable, comparé aux incertitudes affectant la période prémonarchique d'Israël. Et si l'on s'en tient au texte du Pentateuque, l'unique borne chronologique indiscutable est la version des Septante qui traduisirent le texte hébreu en langue grecque sous le règne de Ptolémée II Philadelphe (282-246¹). Une telle traduction suppose donc un texte fin prêt et achevé depuis un certain temps...

LA MISE PAR ÉCRIT EST DÉJÀ UNE INTERPRÉTATION

Comment déterminer les milieux producteurs de la Bible? Les seules institutions organisées de l'époque susceptibles de donner naissance à une si abondante littérature sont la cour royale avec ses hauts fonctionnaires, fins lettrés maniant avec virtuosité la langue hébraïque, le Temple avec ses prêtres et ses scribes, les écoles accueillant les enfants des classes sociales supérieures et peut-être aussi de riches lettrés, capables d'entretenir des bibliothèques privées. Des spécialistes comme A. Momigliano constatent en Judée le même phénomène qu'en Grèce vers les VIII^e-VII^e siècles: une vaste

1. Les détails parfois fabuleux de cette traduction nous sont donnés dans la *Lettre à Aristée*, œuvre d'un officier de Ptolémée Philadelphe II.